**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

**Band:** 52 (1914)

**Heft:** 15

Artikel: Excusez !...

Autor: [s.n.]

**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-210344

# Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

## **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

indemnité de 20,000 florins, toutes les terres que le traité de Fribourg avait données aux Contédérés. Dès lors, les seigneuries de Grandson, Montagny, Orbe, Echallens et Bottens passèrent [sous la domination de Fribourg et de Berne, qui en formèrent deux bailliages mixtes, dont les baillis étaient nommés alternativement pour deux ans, par Fribourg et Berne.

#### LA DERNIÈRE ILLUSION

M LLE SOPHE était dans tous ses états. Sa quiétude habituelle et la pondération avec laquelle elle considérait ordinairement les événements et les gens étaient, pour la première fois, remplacées par une agitation et une anxiété pénibles.

Il y avait aussi de quoi, mes bons amis.

Mue Sophie, pour la dixième fois, au moins, de la journée relut la lettre de son cousin Alphonse et, comme à chacune des neuf lectures précédentes, fut de nouveau en butte à un étonnement ému et à un trouble qui, pour nouveau qu'il fût, ne manquait pas d'un certain charme.

En deux mots, cette lettre du cousin Alphonse n'était rien moins qu'une déclaration et une demande en marjage. Oh! une déclaration raisonnable, sans ces exagérations propres aux amoureux et aux poètes, et une demande en marjage faite en termes pondérés, calmes, sans passion.

Elle demandait, cette lettre, plutôt l'association de deux solitudes, l'union de deux résignations que la communion de deux âmes empor-

tées sur les ailes d'un fol amour.

Mais tel quel, déjà froissé d'avoir été plié et déplié maintes fois, voire même baisé, timide et discret, ce petit chiffon de papier avait été accueilli par sa destinataire comme le fut l'astre par les rois Mages; avec un respect, une ferveur qui eussent étonné probablement le cousin Alphonse lui-même.

Il y avait si longtemps qu'elle l'attendait cette demande, si longtemps qu'elle la dési-

rait!

Et le cousin allait venir! Dans un instant il serait là, dans cette chambre qui avait abrité tant de rêves et tant de déceptions!

— Il sera là, près de moi, ému, timide, suppliant, comme il n'a sans doute pas osé se montrer il y a vingt ans!

M<sup>lle</sup> Sophie, à cette pensée, sentit ses jambes se dérober, une larme perla entre ses cils, elle s'assit sans force, éperdue.

Elle se remit bien vite, d'ailleurs, et fut saisie d'une crainte d'être surprise par son soupirant.

Elle se leva et, avec une hâte, une impatience bien compréhensibles, s'en fut à sa chambre à coucher, choisit sa plus belle robe, s'en revêtit et consulta son miroir.

Son bonheur était si grand, si imprévu qu'elle en était transfigurée et que la glace lui renvoya son image radieuse, épanouie et que, elle, si modeste pourtant, elle ne se trouva, ma foi, point trop déplaisante.

Le cousin Alphonse pouvait venir; on était

sous les armes.

Trois heures sommerent; puis quatre; puis cinq. Personne!

— Il aura été retenu!

Enfin, à six heures et demie, un coup de sonnette, vibrant, joyeux; M¹¹e Sophie se précipite. Hélas! ce n'est qu'un jeune messager, porteur d'une lettre et qui s'enfuit sitôt faite sa commission.

Ne voulant croire qu'à une remise de la visite tant attendue, mais anxieuse pourtant, M¹¹e Sophie revint dans sa chambre, fait sauter le cachet lit et, soudain, reste figée, sans un mouvement, la lettre tombée sur les genoux.

Puis elle pleure comme on pleure sa première et sa dernière illusion, désespérément, tandis que, le regard fixe, elle voit, sur le mur, à travers la buée des larmes, danser, rouge sur le papier blanc, la date narquoise et cruelle « 1° avril. »

B. Stenna.

Avez-vous un moment? — Un marchand de fromages d'une petite ville allemande offre à ses clients un nouveau fromage qui ne coûte que 20 pfennigs. C'est le « Oberammergauerpassionsfestspielalpenkräuterklosterdelikatesfrüstückskäse». Tout simplement. Ce qui veut dire.: « Fromage du cloître, extrêmement délicat pour le petit déjeuner, aux herbes des Alpes, pour les fêtes de la passion d'Oberammergau.»

### LAICATON ET PIERRO DAO TSIGRE

(Patois du district de Grandson.)

On mè baillè Pierro dao Tsigre; Ma fai, nè sé pas sè i'ai toi; Crâo què i'anmèré mì Ninigre; Câ, po tsantà l'a balla voix, Et poui iè sâ férè 'na danse; È lo fâ biô vèrè valtsi; Pierro, pas mî qu'on beu dè France, Cî vilho fou, nè sâ budzì.

Ninigre, por lu, c'est damadzo Què séyé on pètit Allèmand; Sè porrai què lo mariàdzo Dè no dou sè farai déman. Lo Tsigre est retso, quand liai sondzo, l'anmèré prão sè biau bocons. Portant, cin sèrai fotu rondzo D'avai cì fou din ma maison.

'Na né qu'on nè vèyài pas gotta Pierro va trovà la Caton. L'abordè à pou prì su ellia nota : « Caton, bouèta ton cotillon, Et vin m'euvri; fà 'na cramèna Qu'on est câzi pro chai dzallà. Vin euvri sin fèrè la mèna; Ton fou nè veut pas s'in allà. »

Ao bet dé cin ao six sénannè, Quand cin vegne su lo bon tim, Qu'on voîgnìvè lè p'titè grannè; On oïe, per on biau matin, Lè valets dè tot lo vèladzo Què fasan ronflià lo canon, Po cèlèbrà lo mariàdzo Dào Tsigre et poui dè sa Caton.

S. G.

### L'HISTOIRE D'UNE « FÉDÉRALE »

N habitant des Monts-de-Lavaux avait résolu d'aller au Tir fédéral de Berne. Mais son gousset souffrant un peu d'anémie, le brave homme dit à sa femme :

— Dis, Marienne, j'ai envie d'aller faire un tour au Tir fédéral. Je vais prendre cette bonbonne de kirsch, qui est dans l'armoire, je la vendrai à Berne et ça me fera un peu d'argent pour payer la fête. Qu'en dis-tu?...

- Eh bien, oui.

Ainsi dit, ainsi fait. La hotte au dos, dans laquelle est la bonbonne, son fusil à l'épaule, notre paysan part un beau matin pour la gare la plus voisine. Presque à destination, il butte une pierre et tombe de tout son long. La bonbonne roule, se brise, et le kirsch se répand sur le sol

Le malheureux se relève, contemple d'un air navré le désastre et l'effondrement de ses beaux projets.

Adieu! le Tir fédéral.

Alors, de rage, il continue son chemin et arrivé à la ville où il devait prendre le train pour Berne, il entre au cabaret et la journée durant fait la fète à sa façon avec l'argent destiné au billet de chemin de fer.

Le soir, fortement émêché, on le devine, il rentre au logis.

Sa femme accourt et voyant le triste état dans lequel est son homme, elle fronce le sourcil et prend sa voix des jours d'orage.

- Alo! pour l'amour du ciel, où as-tu pu te mettre dans cet état? C'est pourtant pas à Berne! Ce serait du propre; dans la capitale de la Suisse. Ah! ces Bernois auraient une belle idée des Vaudois. C'est une honte! Tiens, fi les cornes! Allons! réponds! Tu es là aussi muet et petou qu'un derbon. D'où viens-tu? Où as-tu pu boire à ce point? Et avec qui, encore?... Avec qui?...
- Mais 'coute, Marienne, je vais t'espliquer. Aussi, tu me laisses pas parler. Tu dis tout, avec!...
- C'est bon! C'est bon! Pas tant d'esplications.

— Oh! alors... tu comprends... Tu veux que je t'dise et puis tu veux pas...

Voyez-vous ça, si ce n'est pas t'honteux, y

peut pas seulement dire papet!

— Atiuta, Marienne! Mâ te faut botsi on momeint, ne pu rein dere. L'est tot bounamin que su resta prâ pè l'Abbayi dè Ciully et i'è zu lo premi prix à la corsa à la rame. L'est cein que m'a soulâ.

L. E.

**Distinguons.** — Un locataire sans enfants s'installe dans une maison de Paris, qui n'admet à franchir son seuil ni chiens, ni chats, ni perroquets, ni enfants.

Le premier jour, il croise dans l'escalier de jeunes citoyens, fort loin d'être majeurs.

- « Vous m'avez dil, signifie-t-il au concierge, qu'on ne voulait pas d'enfants dans la maisor et pourtant en voilà.
- « Monsieur, répond l'autre avec majesté, ce ne sont pas des enfants, ce sont les fils du propriétaire.

## EXCUSEZ !...

Sous le titre: Scène de la Vie pastorale, le Journal suisse des Postes, Télégraphes et Douanes publie la pochade suivante, dont le sujet plaisant fait oublier la forme, un peutrop insouciante des règles prosodiques.

Nous laissons aux intéressés, plus compétents que nous, le soin de juger de l'exactitude du tableau. Nous nous bornons à constater que cette pochade n'est pas pour donner aux jeunes gens, en quête d'une position sociale, le désir de coiffer la casquette bleue à liserés rouges de l'administration postale.

Est-ce bien là ce qu'a voulu l'auteur?

\*\*\*
(Dans le salon du directeur. Tentures bleues très sombres, meubles austères. Monsieur le directeur, 60 ans; le candidat, 17 ans.)

Le Directeur.

Ainsi vous désirez entrer dans nos services Et je vais vous inscrire avec d'autres novices.

#### Le candidat.

C'est mon vœu le plus cher, monsieur le directeur, Je sors du cabinet d'un célèbre docteur Qui me trouve en tous points apte pour le physique Je connais le calcul, les languès, la musique, Je connais mon pays de Chêne à Frauenfeld Et j'en remontrerais aux chevaux d'Eberfeld Pour l'algèbre et pour les hautes mathématiques. Je connais les auteurs, les nouveaux, les antiques J'ai lu Bergson, Rousseau, Montaigne, Rabelais, Confucius, Stendhal et même Alphonse Allais. Vous voyez donc, monsieur, que je connais metales de la consiste de la consist

## Le Directeur.

Ah! vous en savez trop pour affranchir des lettres Pour trier des journaux et peser des colis, Tous vos nombreux talents, monsieur, sont très

Mais ne sont d'aucun prix pour faire la carrière. Chez nous, il faut aimer courants d'air et poussière.

Il faut dormir le jour et travailler de nuit, Manger quand on le peut et tout ce qui s'ensuit. Qu'importe Rabelais, il faut savoir comprendre Le français fédéral qui n'est pas toujours tendre Il faut s'attendre à toutes sortes de rapports Et demander pardon et respecter les forts. Chez nous, il faut savoir se passer de vacances, Renoncer aux plaisirs, au théâtre, à la danse, Ne jamais se tromper et retenez ceci Il faut savoir, monsieur, combler un déficit. Il faut être poli, serviable, docile, Se contenter de peu, n'être pas difficile, Ne pas croire que les fêtes sont pour fêter, Car les fêtes, monsieur, sont pour nous embêter, Et tandis que chacun, dans le peuple en liesse, Se repose et s'amuse et se porte à la messe, Notre travail à nous est toujours décuplé. Il me serait aisé d'allonger le couplet Monsieur...

Le candidat.

C'est suffisant, grand merci, je me trotte Et je vais postuler, Monsieur, circur de bottes. François TREYCOVAGNE. (Il sort.)

#### LA ROSINE ET SON CHEVALIER

(Vers libres, envoyés par un de nos abonnés)

A onna fita d'Yverdon On couple étei intra din le riond. Apri avei dansi onna valtse et onna polka Din le riond sé son promena. La felhie, conteinta d'avei on bon danchau, Lei fa : « On s'accordérei bin lé dou grachau. Ai-vo oncora voutron pére et voutra mére?» Oï, dit le valet, s'en ti lé dou à la chaumière. Et vo lé voutro? - Oh bin! mon pére é tapa célion, Et rindzé assebin le crebelions.

Ma mére, sto dzo, lè à quatro moins ion. Ma tanta Cornamuza lei a promet on cotillion. Mâ dité-vei, ci bio valet, n'ité-vo pas dé per lé damon?

Mé simbié vo zavei vu per Montherond. Vo vo trompa, la felhe, né pas mé; su de Voirin. Pas possibio? éte verei, vo zité de Voirin?
 Cédé vo quemin on dit dé voutron indrei? Na, dité mé vei, améré bin le savei.

« Voirin, Voirindzi Essertené et Pailly, Orzin, Odzin, Oppin, To cin ne vau rin. »

— O! la felhe, quemin vo debiota cin, Ité-vo potitre dé Sarzin? Oh! bio valet, n'alla pas creire que zu dé Sarzin, Ne vo fo pas me teni po onna pourra dzin,

Mé que su de trei coumouné. Toté lé trei bin bouné : Dé Palindzo, dé Pailly et dé Treytorin Et vo z'ara voutron affére in mé pregnin.

Eh! grand Dieu! dit le valet, vo zité bin pouro Et po cutzi quemin fédé vo : Itsi vo. Pas dé lindzo, pas delhy, et de trei-to-rin, On né pas asse pouro qué sin pè Voirin. » La Rosine a tant bisqua que sé teria dé pi Et Buffat le valet ne lei ia pas corei apri. Rédigé par A.-M. D. Pochon,

St-Crépin.

Le vendredi de St-Antoine. - Dans une fête foraine, deux bons paysans, le mari et la femme, sont arrêtés devant une baraque à l'enseigne du Théâtre de St-Antoine. Sur les tréteaux, un pître clame le boniment, qu'il scande de retentissants éclats de rire, cependant qu'un jeune garçon, en maillot pailleté, tape à tour de bras sur une grosse caisse. Autour d'eux, se soutenant à peine sur ses jambes fluettes et le corps aussi maigre que celui du loup de la fable, un petit cochon, au poil ras, à la queue en tire bouchon, erre misérablement.

Dis-voi Samuiet, fait à son mari la paysanne, cet alangué a beau rire, son caïon ne vaudrait pas lourd chez le charcutier. Je crois pardine bien qu'y le nourrissent avec le son

de la grosse caisse !

Oui, c'est sûr! Mais c'est peut-être bien pour que Saint-Antoine puisse en manger le vendredi sans faire gras.

#### LE MAL A LA MODE

n appendice, en général, est tout ce qui dépasse. La trompe d'un éléphant est un ap-

Mais depuis quelque temps, on a pris l'habitude de réserver ce mot à un petit organe en forme de doigt de gant, qui se trouve à la partie inférieure du gros intestin.

On n'a jamais su à quoi servait l'appendice, sinon à se bourrer de menus objets, déchet de la digestion, tels que boutons de culotte, noyaux de cerise, etc... Mais cette utilité est contestable.

Quand l'appendice est ainsi bourré, il s'enflamme comme un canon bourré de poudre.

C'est ce qui produit l'appendicite.

L'appendicite est une maladie relativement moderne. Aucun des grands hommes 'de l'antiquité n'est mort de l'appendicite. C'est une question de mode. Cette maladie a été inventée récemment par les médecins. Elle a été lancée par le roi Edouard VII, l'arbitre des élégances.

Elle sert désormais de prétexte aux opéra-tions les plus coûteuses. Dès que l'on a mal au ventre, serait-ce à force de rire, les chirurgiens proposent de vous l'ouvrir.

Cette mode vient, sans doute, de l'Orient. C'est la conséquence de l'influence croissante de la civilisation japonaise. Au pays du Soleil levant, l'opération analogue se pratique avec un grand sabre, et se nomme « harakiri ».

Les Japonais se livrent à cet exercice, pour un oui, ou pour un non, aussi naturellement qu'on se crève l'œil.

L'opération de l'appendicite n'est guère plus dangereuse que la maladie elle-même. Elle donne parfois lieu à des résultats imprévus. On cite l'exemple d'une jeune repasseuse, qui avala un jour, par mégarde, et sans s'en apercevoir, son fer à repasser. Quelques jours après, elle se plaignait de pesanteur dans le ventre. On lui fit subir l'opération. Quelle ne fut pas sa surprise heureuse quand on retrouva dans l'appendice le fer qu'elle croyait à jamais perdu!

Dans ces conditions, il faudrait être insensé pour ne pas se soumettre à l'opération toutes les fois qu'elle paraît nécessaire. Il est inutile cependant de tenter cette opération, quand les dimensions de l'objet perdu ne permettent pas de supposer qu'il se trouve dans l'appendice, comme dans le cas d'une bicyclette, d'un corset ou d'un piano.

On ne doit pas, également, procéder à l'opération à des intervalles trop courts. Se faire ouvrir le ventre une fois, deux fois par an, au maximum, est très suffisant.

D'autant plus que si le chirurgien a enlevé l'appendice, en entier, la première fois, son insistance à revenir à la charge pourrait être attribuée, légitimement, à l'amour du lucre.

Les journaux ont mené grand bruit, il y a cinq ou six ans, autour du cas d'une vieille dame de Lille, à laquelle un docteur peu scrupuleux, sous prétexte de complications, ouvrit le ventre soixante-quatorze fois.

Pour justifier ses manœuvres, chaque fois il découpait un petit morceau d'intestin, qu'il montrait à la patiente, triomphalement.

Quand la famille, justement émue, se décida à faire une enquête, il avait déjà enlevé à la pauvre femme tout le rectum et une partie du côlon.

Elle en mourut de saisissement.

De pareils abus sont rares. Ils sont, d'ailleurs, intéressants, parce qu'ils prouvent que nous avons dans le corps beaucoup d'organes inutiles. On commence déjà à pratiquer des opérations sur le cœur. C'est un organe bien fragile, et qui nous expose à bien des dangers.

Il serait à souhaiter que l'on pût le supprimer. Et l'estomac? Il faudrait ne pas avoir d'estomac pour ne pas avoir le courage de s'en sépa-

Sans aller jusqu'à admettre l'histoire de l'Invalide à la tête de bois, qui doit être définitivement rejetée parmi les fables ridicules, on peut très bien supposer le remplacement ou l'ablation de telle ou telle partie du corps.

Aucune n'est indispensable. Il y a des gens sans cervelle, et qui vivent très bien. D'autres manquent de nez, et d'oreille, ce qui désole les musiciens. D'autres, au contraire, ont des organes dont l'inutilité les exaspère. Certains ne savent que faire de leurs dix doigts. Qu'ils se les fassent couper.

On peut pratiquer l'appendicite sur les hommes et les femmes, indistinctement. Il n'en est pas de même de toutes les opérations. L'ovariotomie, par exemple, sans aller chercher plus loin, paraît exclusivement réservée aux dames.

Il n'en est pas moins vrai que les chirurgiens ont une tendance à opérer de l'appendicite les dames surtout. Cela est bien excusable de leur part. Un chirurgien est toujours un homme, et qui donc le blâmera, si la patiente est une jolie femme, de profiter de ce doigt de gant pour lui faire un doigt de cour?

DIAFOIRUS.

Discrétion absolue. — Deux commères se rencontrent au marché.

Eh bien, Mme Gibou, fait l'une, vous avez des nouveaux voisins. Quelle sorte de gens estce?

- Je ne sais pas. D'abord, moi, je ne me mêle jamais de ce qui ne me regarde pas. Vous pensez bien que je ne m'occupe pas de ce qui se passe chez mes voisins... Tout ce que je sais. c'est qu'ils sont mariés depuis dix ans, que le mari est employé dans un magasin, que la femme a des taches de rousseur et porte des faux cheveux, qu'ils ont un petit garçon insupportable appelé Victor, qui va à l'école primaire, qu'ils se disputent de temps en temps, que le samedi soir ils ont souvent du monde (des gens assez mal vêtus et qui se soulent abominablement), que le dimanche ils vont en visite chez les parents du mari et que le père de la femme est établi marchand de porcs à Villars-les-Biolles, que même il ne fait pas de bonnes affaires... Mais, je vous répète, je ne suis pas femme à m'occuper de ce qui se passe chez les autres... Oh pour ça, non!...

La saison lyrique. — La saison de printemps 1914 s'annonce sous les plus heureux auspices et l'on dit le plus grand bien de la troupe, soigneuse-ment composée par M. Bonarel, dont les premiers sujets nous arrivent précédés d'une brillante répu-

sujets nous arrivent précédés d'une brillante réputation
Les chœurs, très nourris, comprendront 16 dames et 16 messieurs La Direction s'est assurée, en outre, le concours de l'Orchestre symphonique, qui sera placé sous les ordres de M. Flon, si fort apprécié l'an dernier.
Pour les débuts, M. Bonarel nous annonce une primeur: Le Comte de Luxembourg, opéra-comique en 3 actes, musique de Franz Lehar, qui a retrouvé partout le même succès triomphal que « La Veuve Joyeuse», du dit compositeur.
Les représentations auront lieu, dans la règle, le mardi, le vendredi et le dimanche, Exceptionnellement, Le Comte de Luxembourg sera donné tous les soirs à partir du mardi 14 avril jusqu'au dimanche suivant, ce jour-là en matinée et soirée.
Nous remarquons, en outre, au répertoire, à côté des œuvres courantes, telles que : Lakmé, Thaïs, Werther, Mignon, Manon, Faust, Carmen, Le Barbier de Séville, Les Noces de Jeannette, La Fille du Régiment, etc. Mes, deux nouveautés pour Lausanne: La Avandière, de Benjamin Godard, et Sapho, de Massenet.
La location est ouverte, au Théâtre, des mardi.

Rédaction: Julien Monnet et Victor FAVRAT

Lausanne. - Imprimerie AMI FATIO & Cie.